

Valoriser la tradition : experts traditionnels et vétérinaires aux pieds nus dans le nord du Kenya

Promouvoir les expérimentations paysannes : à la Trinité, des poulets sous surveillance

Sauvegarder les savoirs locaux : forêts nourricières

Savoirs paysans

Experts traditionnels et vétérinaires aux pieds nus dans le nord du Kenya



Votre meilleure vache a un problème...

Imaginez que vous êtes un éleveur nomade turkana dans les brousses arides du nord du Kenya. Une de vos meilleures vaches a mis bas un beau et vigoureux veau. Mais le placenta ne veut pas sortir. Une partie pend de la vulve de la vache ; elle sent mauvais et semble pourrie. Douze heures plus tard, il est clair que la vache mourra si vous ne faites rien. Mais que faire ?

Le vétérinaire le plus proche est à 200 kilomètres d'ici. Il vous est impossible d'y parvenir et, de toute façon, vous n'avez pas d'argent pour le payer, même s'il entrait dans votre case maintenant.

Alors, qu'allez-vous faire ?

Vous allez demander de l'aide à Alice Lorot. Cette vieille femme est très connue comme guérisseuse et elle est particulièrement réputée pour sa compétence dans les problèmes de vêlage. Elle possède elle-même 10 chameaux et 6 vaches et elle sait de quoi elle parle. Elle s'occupe également des femmes enceintes : elle vous a assisté pour la naissance de votre propre fils, alors vous avez un respect particulier pour ses compétences.

Alice Lorot prend une longue racine d'une plante qu'elle appelle *sokotei*, en racle la peau dans unealebasse d'eau et la laisse tremper pendant plusieurs heures. Quand le liquide est devenu jaune, elle oblige la vache à le boire. Après quelques heures, le placenta est enfin sorti et la vache rumine d'un air satisfait, tandis que le petit veau la tête.

Mobilité

Près de 30 à 40 millions de personnes dans le monde sont des pasteurs nomades. La moitié d'entre eux, environ 20 millions de personnes, vivent en Afrique. Ils transhument en petits groupes avec leurs troupeaux de bœufs, de chèvres, de moutons ou de chameaux, à travers les zones desséchées du Sahel et de la corne de l'Afrique, à la recherche d'eau et de pâturages. D'un point de vue économique et environnemental, le nomadisme se justifie. Il n'y a pas assez d'eau pour cultiver. Si les troupeaux restent au même endroit, ils brouteront rapidement toute la végétation et piétineront les sols dans tout le voisinage. Ils accentueront ainsi l'érosion et, en l'absence d'arbres, la terre deviendra désertique.



Entretien sur les herbes médicinales utilisées par les guérisseurs
(Photo : ITDG)

Les nomades qui se déplacent avec leurs troupeaux peuvent profiter des pluies occasionnelles et se déplacer ailleurs en cas de sécheresse. Ils jouent un rôle essentiel dans l'économie : ils vendent la viande et le lait de leurs bêtes aux citadins et les agriculteurs utilisent l'engrais naturel produit par leurs troupeaux pour fertiliser leurs champs.

Les gens qui vivent dans les villes et les villages trouvent certaines choses naturelles, comme envoyer leurs enfants dans une école voisine, se rendre au dispensaire pour soigner les maladies, consulter le vétérinaire pour traiter les animaux. Ils peuvent même quelquefois se payer le luxe de routes, d'électricité, de téléphones ou d'eau potable.

Mais il est difficile, pour un gouvernement, de fournir de tels services aux populations nomades. Les zones où elles vivent sont très vastes et très peuplées. Elles se déplacent souvent, couvrant de longs parcours en franchissant même quelquefois des frontières. Elles sont pauvres et n'ont pas les moyens de payer ces services. Enfin, les nomades sont endurcis, indépendants et se méfient des étrangers, quelquefois à juste titre.

Illétrée, mais experte

Les pasteurs comptent d'abord sur leurs troupeaux : ils n'ont pas d'autre choix pour ne pas mourir de faim. Au fil des siècles, ils ont acquis une mine de connaissances sur leurs bêtes : comment gérer les troupeaux, comment les nourrir, quelles sont leurs maladies et comment les soigner. Ce savoir a été transmis oralement, de génération en génération.

Quelques-uns d'entre eux, comme Alice Lorot, ont acquis des compétences spécifiques pour traiter certains problèmes. Bien qu'elle ne sache ni lire ni écrire, Alice Lorot est un véritable expert, au même titre qu'un médecin, un chercheur ou un juriste sont des experts dans leur propre domaine de compétences.

Cependant, il y a certaines maladies qu'Alice Lorot convient ne pas savoir traiter. Face à une épidémie de trypanosomiase ou de pleuropneumonie contagieuse, ses remèdes à base de plantes sont insuffisants. Sans médicaments modernes, les animaux mourront. Et s'ils n'ont pas assez de bêtes pour survivre, les pasteurs deviendront dépendants de l'aide alimentaire et de la charité des bailleurs de fonds.

Exploiter les savoirs

ITDG-Kenya est une ONG internationale basée à Nairobi. Elle valorise le savoir d'Alice Lorot et d'autres personnes comme elle, pour combler un vide dans les services vétérinaires du gouvernement. ITDG est l'acronyme de « Intermediate Technology Development Group ».

Les vétérinaires d'ITDG forment les guérisseurs traditionnels aux principes de base de la médecine moderne : comment diagnostiquer une maladie, comment choisir le bon remède et les bons dosages, comment faire une piqûre à un animal malade.

Mais la formation ne s'arrête pas là. L'ITDG encourage Alice Lorot à partager son expérience avec d'autres guérisseurs. Comme ses collègues, elle est totalement disposée à transmettre son savoir et ses compétences : elle donne, sans aucune compensation, des conseils aux autres sur la préparation des remèdes ou les traitements appropriés à chaque type de maladie.

Avec l'aide des guérisseurs, l'ITDG a établi une liste des plantes qu'ils utilisent et analysé les ingrédients contenus dans chacune d'entre elles. Lorsque l'efficacité d'un traitement est mise en évidence, il est considéré comme valide et recommandé à tous les éleveurs. L'ITDG s'assure par ailleurs que la communauté qui a découvert les vertus de la plante s'en voie attribuer les mérites.

Alice Lorot et plusieurs autres guérisseurs ont participé à un atelier et contribué à rédiger un manuel sur la médecine vétérinaire traditionnelle (l'atelier, organisé par l'ITDG et l'Institut international pour la reconstruction rurale est décrit p. 179). Des milliers d'exemplaires de ce manuel ont été vendus, permettant ainsi de diffuser largement, ailleurs en Afrique et dans le monde, les mérites des savoirs locaux et traditionnels.

Appuyer les services gouvernementaux

Le travail de l'ITDG avec les pasteurs ne se limite pas aux guérisseurs traditionnels. L'ONG collabore aussi étroitement avec les vétérinaires des services gouvernementaux dans les districts de Marsabit et Turkana, dans le nord du Kenya. Ces vétérinaires ont des budgets très limités, insuffisants pour couvrir leurs frais de transport, de médicaments et les autres éléments nécessaires à l'accomplissement normal de leur mission. L'ITDG les soutient en leur fournissant des moyens de transport et en organisant des campagnes de vaccination du bétail contre des maladies comme la peste bovine.

Les équipes de l'ITDG assurent également la formation des vétérinaires aux pieds nus, ou para-vétérinaires, connus en swahili sous le nom de *wasaidizi*. Ces personnes sont formées au diagnostic des maladies les plus courantes et à la prescription des médicaments de base ; elles savent lorsqu'il convient de s'adresser à des vétérinaires qualifiés. Elles vivent au sein des communautés et perçoivent un petit salaire du gouvernement, qu'elles complètent en vendant des médicaments à leurs clients. Depuis 1986, l'ITDG a formé plusieurs centaines de para-vétérinaires et de pasteurs. D'autres organisations, comme le projet communautaire de vaccination et de santé animale, proposent des formations de même nature.



Une femme turkana traite un chameau contre la trypanosomiase
(Photo : Alphonse Emuria, ITDG)

« L'arbre des hommes »

Quelques projets de développement organisent les communautés en groupements locaux, pour la formation ou l'obtention de crédits. Mais ces groupes ne fonctionnent pas toujours très bien : lorsque les soutiens extérieurs se tarissent et que l'encadrement extérieur se retire, ils se désagrègent rapidement et la plupart des acquis sont perdus.

Plutôt que de former de nouveaux groupes, l'ITDG préfère travailler en collaboration étroite avec les organisations traditionnelles, appelées *adakbars* en Turkana et *yaa* en Marsabit. Ces groupes, constitués par les anciens et les notables, se réunissent sous un arbre sacré appelé « l'arbre des hommes » pour débattre des questions importantes et prendre des décisions qui engagent toute la communauté.

Il y a plusieurs avantages à travailler avec ces responsables des communautés. Les *adakbars* et les *yaa* décident de l'opportunité d'une collaboration avec les vétérinaires de l'ITDG. Ils désignent les participants aux sessions de formation proposées par l'ITDG et les membres des comités de gestion des pharmacies communautaires. Comme ces activités ont obtenu l'aval du conseil des anciens, elles ont beaucoup plus de chances de se poursuivre après un éventuel retrait de l'assistance de l'ITDG.

Les *adakbars* et les *yaa* sont exclusivement constitués d'hommes. Les femmes ne sont pas autorisées à s'asseoir sous « l'arbre des hommes » et leur point de vue n'est pas pris en compte. C'est un problème pour la santé du bétail car ce sont souvent les femmes qui

assument la responsabilité des troupeaux de chèvres et de moutons et qui achètent les médicaments pour traiter les animaux malades.

L'ITDG est en train d'essayer de changer cela, en s'assurant que les femmes soient systématiquement associées aux sessions de formation et qu'elles soient présentes au niveau des instances de décision.

En 1998–99, deux cinquièmes des 200 personnes formées étaient des femmes et elles siègent désormais dans les comités de gestion des pharmacies communautaires, au même titre que les hommes. Lentement, mais sûrement, le statut des femmes s'améliore et elles sont de plus en plus souvent impliquées dans la gestion des activités des communautés.



Un guérisseur kamba montre les herbes à utiliser pour traiter les cas de rétention du placenta
(Photo : ITDG)

Tenir sur ses quatre pattes



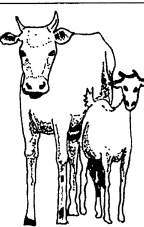

Le suivi des projets de développement est important pour juger de leur efficacité et apporter les changements nécessaires en cours de route. Mais comment assurer ce suivi lorsque les personnes avec qui vous travaillez ne savent ni lire ni écrire ? L'ITDG a mis au point une approche innovante, toujours basée sur l'exploitation des savoirs locaux.

Les Turkana ont quatre espèces d'animaux : les chameaux, les bœufs, les moutons et les chèvres. Lorsque tout va bien, ils disent qu'ils « tiennent sur leurs quatre pattes », chaque patte représentant une espèce.

Mais les choses ne vont pas toujours très bien : les Turkana disent alors qu'ils « tiennent sur trois pattes ». Si la situation est plus grave, en raison par exemple d'une sécheresse ou d'une épidémie, ils disent qu'ils « reposent sur deux pattes ». Enfin, s'ils traversent une crise majeure ou que les gens meurent de faim ou de maladies, ils disent alors qu'ils « tiennent sur une seule patte » ou même sur « aucune patte ».

À Marsabit, les Gabbra utilisent un système différent basé sur les couleurs. Le blanc représente la situation la plus favorable, l'équivalent des « quatre pattes » des Turkana. Le bleu (ou le gris) est moins satisfaisant, comme les « trois pattes ». Le rouge signifie l'imminence d'une crise (deux pattes) et le noir indique que la crise est bien là (une patte ou pas de patte).

L'ITDG utilise les systèmes de mesure traditionnels pour assurer le suivi des épidémies, des sécheresses ou de la sécurité (les vols de bétail sont fréquents). Les équipes de projets combinent le système de « nombre de pattes » et de « couleurs » pour d'autres informations comme le niveau des précipitations, les taux de malnutrition à partir des données des centres de santé et les épidémies, afin de construire une image globale de la situation du district. Ces éléments sont essentiels pour prendre les bonnes décisions comme, par exemple, l'organisation d'une campagne de vaccination d'urgence ou pour gérer les conflits entre groupes rivaux.

Turkana Participatory Impact Monitoring Report			
January 2000			
Turkana indicator levels			
Symbol	Indicator level and description.	Meaning	Colour coding - Marsabit
	4 Legs: four livestock types: Camels, cattle, goats and donkeys.	Represents food security or a wealthy pastoralist. Having four livestock types is the desired state. It also represents a mobile animal - an animal with four is the most mobile	White colour. Similar in Turkana. White stands for milk which the pastoralists say it stands for purity, for life, for survival.
	3 Legs: 3 livestock types	1 livestock type is lost. It is like an animal, which has lost 1 leg.	Blue colour. Turkana do not relate with blue. Instead they chose a mixture of white and black. This is the colour they called Engorog.
	2 legs: 2 livestock types	2 livestock types have been lost. The family is surviving on only 2. Similar with an animal having 2 legs.	Red colour in Marsabit. The same colour in Turkana. Red (Ereng - Turkana) stands for blood or danger.
	0 - 1 leg: Situation of total loss. Having very few or no livestock at all	All livestock types have been lost- a situation of total loss.	Black in Marsabit. The same in Turkana (Lokirion).

Utilisation de systèmes traditionnels de suivi pour évaluer le bien-être des communautés dans le nord du Kenya

Adapter les lois aux réalités

Le Kenya a des lois très strictes sur la prescription de médicaments. Par exemple, seuls les vétérinaires qualifiés sont habilités à utiliser les médicaments du « tableau 1 », une catégorie de médicaments qui inclut les antibiotiques injectables. Mais il y a peu de vétérinaires sur le terrain et les médicaments se trouvent facilement : les frontières nord du Kenya sont perméables ; les hommes et les médicaments circulent librement entre le Soudan, l'Éthiopie, la Somalie et l'Ouganda. Les propriétaires des petites boutiques qui vendent les médicaments n'en connaissent pas les propriétés. Ils peuvent vendre des médicaments inadaptés ou en quantités inappropriées, occasionnant des dépenses inutiles ou provoquant des sous-dosages qui conduisent au développement de souches de maladies résistantes aux antibiotiques.

Quinze années d'expérience ont montré que lorsqu'ils sont convenablement formés, les para-vétérinaires et les guérisseurs peuvent soigner le bétail de façon correcte et sûre. Les services vétérinaires du gouvernement et le ministère sont en train de réaliser qu'en autorisant ces acteurs à traiter les maladies animales et en les formant pour qu'ils le fassent correctement, ils apportent la seule réponse réaliste pour maîtriser les maladies du bétail dans le nord du Kenya. Grâce au travail de l'ITDG et d'autres ONG, il y a maintenant une chance pour que les pasteurs de ces régions reculées aient enfin accès à des services de santé animale efficaces.

INFORMATIONS COMPLÉMENTAIRES

Intermediate Technology Development Group (ITDG), 22 Chiromo Access Road, off Riverside Drive, PO Box 39493, Nairobi (Kenya).
Tel. (254) 2 442108/ 2 446243/ 2 444887 ; fax (254) 2 445166 ; e-mail itkenya@itdg.or.ke ; Internet www.itdg.org/pe/h_kenya/

À la Trinité, des poulets sous surveillance

Promouvoir les expérimentations paysannes



En 1988, les éleveurs de poulets de Trinité et Tobago étaient confrontés à un sérieux problème. L'ajustement structurel conduit sous la houlette du FMI rendait les prix des produits importés imprévisibles : une vraie préoccupation pour un secteur où pratiquement tout, du soja et du maïs servant à nourrir les volailles jusqu'aux équipements et aux médicaments (et même une partie des poussins) était importé des États-Unis.

Certains éleveurs pensèrent alors à utiliser des plantes médicinales pour soigner leurs animaux. Ils pouvaient cultiver ces plantes (aloès, courge amère et citron) dans leurs exploitations et éviter d'avoir à acheter de coûteux médicaments. Des voisins, parents ou collègues leur avaient vanté les mérites de ces médecines traditionnelles.

Mais étaient-elles efficaces ? Les éleveurs entreprirent des expérimentations informelles pour s'en assurer. Ils extrayaient le jus de ces plantes et l'ajoutaient à l'eau que buvaient les poulets ou plaçaient les plantes directement dans les abreuvoirs. Ils enrayerent ainsi des maladies courantes chez les poulets : manque d'appétit, stress dû à la chaleur, rhumes et autres problèmes respiratoires, ce qui conduisit à une diminution de la mortalité.

ENCADRÉ 13

Remplir les assiettes

Comme dans beaucoup de pays en développement, les poulets sont une importante source de protéines pour la population de Trinité et Tobago. Pour remplir les assiettes de la population, il y a deux grands types d'élevage. En premier lieu, il y a des éleveurs sous contrat, qui travaillent pour deux grandes usines de traitement des volailles et qui produisent entre 5 000 et 90 000 poulets de chair par an. Ces usines fournissent les institutions gouvernementales, les supermarchés et les hôtels.

Et puis, il y a de petits élevages indépendants qui fournissent des animaux vivants aux petites boutiques installées au bord des routes. Là, les poulets sont gardés dans un hangar jusqu'à ce qu'ils soient abattus, plumés et préparés pour les clients.

Et si vous avez envie de manger des œufs pour votre petit déjeuner ? Comme dans de nombreux pays, la production d'œufs est séparée de l'industrie de l'élevage. Il y a moins de producteurs d'œufs que d'éleveurs de poulets de chair.

Faire passer le mot

Les conseillers en santé animale de l'unité de surveillance avicole du gouvernement (voir encadré 14) apprennent que les éleveurs menaient ces expérimentations. Ils ont entrepris de les aider à conduire leurs tests, ont assuré le suivi des progrès accomplis et ont informé leurs collègues de l'unité de surveillance à l'occasion de leurs réunions hebdomadaires habituelles.

Mais l'information circulait aussi dans l'autre sens, des conseillers vers les éleveurs. L'unité avicole diffusait auprès des éleveurs les résultats des recherches entreprises sur les plantes médicinales, hors de la zone Caraïbe, pour leur adoption éventuelle à la Trinité.

L'équipe de l'unité a diffusé l'information sur les expérimentations vers une centaine d'autres éleveurs de poulets. Trois critères de sélection de l'information à diffuser ont été définis :

- Est-ce que l'usage de la plante améliore la production ?
- Est-ce qu'elle a des effets secondaires indésirables ?
- Est-ce que les éleveurs qui ont expérimenté la plante continuent à l'utiliser ?

Quel dosage des plantes médicinales devait être utilisé pour être introduit dans l'eau de boisson des volailles ? L'équipe de l'unité a défini un dosage type pour chaque plante mais il était donné à titre indicatif et non pas comme une norme obligatoire.

La plupart des éleveurs utilisent des hangars grillagés avec des sols couverts de « bagasse » (le résidu d'extraction des cannes à sucre). Les oiseaux disposent d'abreuvoirs automatiques alimentés par un réservoir placé au-dessus des hangars. Ce système permet de distribuer les médicaments à tout l'élevage en même temps : il n'y a qu'à les répandre dans l'eau du réservoir et chaque oiseau est traité en buvant.

ENCADRÉ 14

L'unité de surveillance avicole

L'unité de surveillance avicole est une structure spécifique au sein du ministère de l'agriculture et des ressources maritimes et terrestres de Trinité et Tobago. Mise en place en 1981 pour assurer des services techniques et vétérinaires, cette unité comptait en 1995 huit assistants de santé, dont deux femmes, affectés dans les différents districts de la Trinité. Le responsable de l'unité est un vétérinaire.

Les résultats sont impressionnants : en 1994, l'unité a rendu 544 visites à 55 élevages qui produisaient plus de 450 000 poules pondeuses, pour une production totale de 43 millions d'œufs par an. Ils ont également visité plus de 2 000 élevages de poulets de chair, qui ont produit près de 6 millions de poulets. En plus de cela, l'unité s'occupe également de canards, de pintades et de dindes, en quantités moins importantes.

Comme tous les éleveurs utilisent le même système, ils sont en mesure de mettre en œuvre les recommandations faites par l'équipe de l'unité avicole. D'autres facteurs facilitent cette adoption : les plantes sont robustes et faciles à cultiver ; les éleveurs y sont habitués ; les médicaments sont faciles à préparer. Des poulets en pleine santé et une diminution de la mortalité, c'est facile à observer, dans les hangars d'élevage et indirectement dans les portefeuilles des éleveurs.

Un autre service proposé par l'unité a également contribué à la diffusion des plantes médicinales traditionnelles. Le Dr Gabriel Brown, directeur de l'unité, avait la responsabilité d'autopsier les oiseaux malades pour identifier les raisons de leur mort. Il disposait donc d'informations spécifiques pour chaque élevage et pouvait donner des conseils appropriés. De leur côté, les éleveurs pouvaient saisir l'unité pour qu'elle trouve des solutions aux problèmes de leurs élevages. Des poulets en bonne santé réduisaient le nombre d'autopsies que le Dr Brown aurait à faire : un vrai gage de réussite !

Quelles leçons ?

L'unité de surveillance avicole est très attentive à faire la distinction entre les connaissances utiles et celles qui ne servent à rien. Curieusement, de nombreuses agences de vulgarisation n'y parviennent pas et donnent aux paysans des conseils inapplicables ou font la promotion de technologies qui ne peuvent pas fonctionner dans certains contextes spécifiques sur le terrain.

L'unité a particulièrement soigné la qualité de ses relations avec les principaux éleveurs et les a aidés à mener leurs expérimentations. Elle a pris en compte les résultats positifs et les a diffusés auprès des autres éleveurs, qui disposaient ainsi de solutions locales et peu coûteuses à leurs problèmes.

En définitive, plutôt que de chercher à promouvoir des technologies étrangères pour résoudre des problèmes clairement identifiés, il a aidé les éleveurs à mettre en œuvre des solutions d'éleveurs. Chacun des partenaires, éleveurs comme l'unité avicole y a apporté sa contribution. Le partage des savoirs est un facteur clé de la nouvelle approche de la vulgarisation qui commence à être mise en œuvre un peu partout dans le monde en développement.

INFORMATIONS COMPLÉMENTAIRES

Dr Gabriel Brown, former Head, Poultry Surveillance Unit, c/o National Animal Disease Centre (NADC), Caroni North Bank Rd, Centeno (Trinité et Tobago). Tel. (1 868) 645 4673/ 645 2640 (ext 4315) ; fax (1 868) 645 7428 ; e-mail ghbrown@tsst.net.tt

Cheryl Lans, 17 Cadiz Road, Belmont, Port-of-Spain (Trinité et Tobago). E-mail cheryllans@netscape.net



Le bâtiment au toit de chaume au bord de la mer abrite l'unité de soins de santé primaires de l'hôpital de Sasamunga. À l'intérieur, un petit groupe d'hommes et de femmes sont installés. Ils viennent des villages voisins, à Lauru, une île de l'archipel des Salomon. Ils discutent des différentes sortes d'igname sauvage que l'on peut trouver dans les zones de « Piara pïu ». Les habitants de ces îles récoltent les ignames et d'autres plantes sauvages pour se nourrir. Piara pïu est un des 14 types de végétation locale qui couvrent la forêt originelle et les forêts qui repoussent sur les sites abandonnés par les cultures itinérantes.

Le groupe interroge la personne la plus âgée, Reggie Pitisopa, et les autres anciens. Après quelques débats, on parvient à une conclusion et un participant en prend soigneusement note en langue babatana.

Gwendlyn Pitavavini, la coordonnatrice du projet anime les débats avec l'aide d'un villageois. Elle montre au groupe des dessins réalisés par un artiste du village voisin de Papara. Certains dessins illustrent des récits traditionnels à propos des plantes. Le groupe discute de leur pertinence et rédige une légende pour chacun d'entre eux.

La pauvreté au cœur de l'abondance

Le babatana est une des sept langues parlées par les 16 000 habitants de Lauru. Appelée également Choiseul, Lauru est une grande île montagneuse, couverte de forêts au nord-est de l'archipel des îles Salomon., dans le sud-ouest du Pacifique. L'océan, qui est responsable de l'isolement des îles Salomon du monde extérieur et des autres îles de l'archipel, en a fait des espaces très diversifiés sur le plan biologique, linguistique et culturel.

Mais cette richesse ne parvient pas à se traduire en prospérité économique. 80 % de la population de Lauru vivent dans des communautés rurales isolées, où chaque famille produit pratiquement sa propre nourriture. Les paysans dégagent une parcelle de forêt, y'établissent leurs cultures pendant quelques années, puis se déplacent vers une autre parcelle quand la fertilité des sols décline et que les mauvaises herbes deviennent difficiles à maîtriser. Dans ces communautés, la malnutrition est courante, notamment chez les jeunes enfants.

Confrontés à cet état de chose, les responsables de l'unité de soins de santé primaires de l'hôpital ont décidé d'étudier plus attentivement le type de nourriture que ces communautés cultivent et consomment. Cette étude est entreprise en collaboration avec une ONG australienne, Appropriate Technology for Community and Environment (APACE – Technologies appropriées pour les communautés et l'environnement). Cette dernière vise à promouvoir de petits jardins potagers attenants aux maisons des villageois. Mais l'intérêt s'est rapidement porté sur d'autres sources de nourritures, presque oubliées : les plantes comestibles de la forêt.

Les nourritures de la forêt

Dans le passé, les forêts constituaient un espace de sécurité contre la sécheresse, la guerre, les troubles sociaux, les cyclones ou les mauvaises récoltes. Elles sont aussi parties intégrantes de la culture de Lauru, où la terre et la forêt sont étroitement associées. Mais les produits alimentaires importés, comme la farine de blé, le riz blanc, les nouilles, ont été progressivement introduits dans les habitudes alimentaires de la population et les produits de la forêt ont disparu des cuisines de Lauru. Ces changements alimentaires ont conduit à des problèmes de santé, comme le diabète, apparu récemment, ou certaines pathologies cardiaques. La connaissance des plantes de la forêt et de la façon de les accommoder est en train de disparaître.

Le groupe réuni dans la maison au toit de chaume est en train d'achever la sixième ébauche d'un ouvrage rédigé par la population babatana. Appelé *Petanigaki ta siniqa ni Lauru* ou *Nourritures de la forêt de Lauru*, ce livre a été rédigé par plus de 60 personnes de la communauté grâce à une série d'ateliers organisés sur une période de plus de trois ans. Le livre sera un outil éducatif sur les plantes comestibles de la forêt pour les jeunes de la région : où les trouver, comment les préserver et les récolter, comment les accommoder.

Moins de la moitié de la population de Lauru est alphabétisée et pour beaucoup, l'anglais représente la deuxième, voire la troisième langue. Le livre est donc rédigé dans les langues locales et en anglais. Il comporte de nombreuses illustrations réalisées par un artiste local. Les élèves des écoles ont décalqué les feuilles pour aider les lecteurs à identifier les plantes. Des légendes explicatives ont été produites à l'intention des lecteurs peu instruits. Le livre comporte différents chapitres sur les noix comestibles, les fruits, les ignames, les champignons et les légumes verts que l'on trouve dans la forêt. Il ne traite pas seulement des plantes comestibles : il inventorie aussi la végétation, les types de sols, les saisons et les variétés de plantes.

Juste derrière les villages côtiers de Lauru, les arêtes escarpées de la forêt humide tropicale s'élèvent abruptement depuis la chaîne centrale de l'île. C'est dans ces montagnes accidentées que travaille l'équipe du projet, sous la direction des villageois, pour prélever des échantillons de plantes comestibles dans les arbustes et autres espèces utiles.

Une fois revenus au village, on expose les spécimens recueillis afin que les villageois disposant de connaissances sur les plantes, généralement les vieux, les identifient et indiquent leurs noms. Les ateliers sont alors organisés pour montrer comment préparer et cuire les plantes. Le processus de production du livre a été aussi instructif et motivant que le sera le livre lui-même. Les élèves des écoles, les notables et les groupes de femmes ont été associés au travail de collecte, d'identification et de traitement. L'exercice a relancé l'intérêt de la population pour l'usage de ces plantes. Les villageois ont entrepris de les cultiver et les instituteurs ont introduit l'étude des plantes dans leurs programmes scolaires.

Forêts et sécurité alimentaire

À la fin de 1997 et au début de 1998, les effets du phénomène El Niño ont provoqué une sécheresse sévère dans les îles Salomon, habituellement humides. Des récoltes ont été perdues et des pénuries d'eau se sont produites dans des zones où les précipitations sont habituellement de l'ordre 3 500 mm, réparties sur presque toute l'année.

Le travail de réhabilitation de l'usage des plantes comestibles de la forêt a pris alors tout son sens pour la population. Quand les patates douces et le taro venaient à manquer, il y avait une réserve abondante de nourriture dans la forêt (plus de 80 espèces ont été identifiées dans le manuel) qui ne demandaient qu'à être cueillies et qui pouvaient nourrir les gens, à condition, bien sûr qu'ils sachent les identifier et les utiliser correctement.

La nourriture disponible dans la forêt fournissait par ailleurs un argument important pour inciter à une gestion « durable » de cette ressource. Il n'y a pas si longtemps, les forêts des îles Salomon avaient été décimées par des exploitations commerciales. Il fallait rappeler aux villageois que la forêt était utile à bien d'autres choses et qu'elle n'était pas seulement une source de bois-d'œuvre.

Collaboration

Le projet est le fruit d'une collaboration entre le conservatoire national des plantes des îles Salomon, l'APACE et le programme communautaire de soins de santé primaires de l'hôpital de Sasamunga.

Myknee Sirikolo travaille pour le conservatoire national des plantes, à Honiara. Il inventorie et répertorie les spécimens de plantes collectés dans la lointaine Lauru. Il assure les fonctions de botaniste et d'animateur communautaire principal pour le projet. Il répertorie très soigneusement les plantes et contrôle la conformité de leur description en babatana, sa langue maternelle, par rapport à la documentation en anglais, disponible au niveau du conservatoire. Il note quelques questions qu'il posera aux anciens à l'occasion de sa prochaine visite à Lauru.

De l'autre côté de la ville, une petite maison au toit de chaume héberge le bureau de coordination de l'APACE. L'électricité, fournie par des panneaux solaires, alimente un ordinateur sur lequel Florence Nodoro, une jeune femme de Lauru recrutée par l'APACE, saisit les textes en babatana et en anglais, scanne les illustrations et prépare la mise en page du manuel.

L'APACE et le conservatoire national des plantes ont réuni leurs expertises respectives, en ethnobotanique et en développement communautaire, pour mettre en place le projet de « nourriture forestière de Lauru » qui pilote le travail de production du manuel avec la population. Le projet est soutenu par l'initiative « Population et plantes » (une collaboration entre le WWF, l'Unesco, le Royal Botanic Gardens de Kew et la coopération australienne).

Le manuel sera distribué dans les communautés où il représentera la mémoire permanente du patrimoine des plantes comestibles de la forêt. Il pourra être utilisé pour des formations en nutrition destinées aux adultes et dans les écoles. Il sera à la fois une mémoire du passé et une base pour construire l'avenir.

INFORMATIONS COMPLÉMENTAIRES

Appropriate Technology for Community and Environment (APACE), c/o UTS, PO Box 123, Broadway 2007 (Australie).
Tel. (61) 02 9514 2554 ; fax (61) 02 9514 2611 ; e-mail apace@uts.edu.au

Kastom Garden Program, c/o Development Services Exchange, PO Box 556, Honiara (Îles Salomon)